

René Lew,  
le 26 janvier 2016,  
en réponse à une question de Mireille Paulin.  
*L'angoisse comme effet de coupure*,  
chapitre 19.

## Position de l'Autre

Chère Mireille,

Comment imaginer qu'un *autre* puisse se soutenir en soi sans être le pendant (ou la contrepartie ou...) d'un *même* ? Plus exactement (pour éviter toute question relative à un semblable, laquelle implique déjà pour le moins un dédoublement), l'*autre* s'oppose à *je*, soit à *moi-même*, que cet autre soit pointé comme *tu*, *il*, ou autre encore. Et il n'y a d'*ailleurs* que vu d'*ici*. De même, spécifier « de part et d'autre » nécessite deux côtés — laissant à l'autre la part qui lui revient. D'ailleurs l'identification ne peut concerner que deux « choses » (ou fonctions, sujets,...) distinctes. Un clivage organise ainsi le sujet qui s'avère être *aussi* un autre, y compris vis-à-vis de lui-même. L'expérience du miroir l'en assure.

Ces notions peuvent s'élargir à un Autre plus vaste, plus général et aussi plus abstrait, le *je* pointant le sujet dont l'Autre est une contrepartie (un *Gegenstand*, d'où l'objectalisation de l'Autre). L'Autre n'est donc Autre que pour le sujet. Et ce sujet est le Je de l'interlocution.<sup>1</sup> Aussi n'y a-t-il pas d'Autre en soi, ni même d'organisation uniquement empirique ou seulement réaliste ou essentiellement ontologique de l'Autre. Cela amène Lacan à soutenir que « l'Autre n'existe pas », assertion en effet radicale, mais par trop lapidaire à se passer de dialectique ; cette option théorique n'est cependant pas toujours aussi explicite, même si le concept de cette inexistence est, sous une forme ou sous une autre<sup>2</sup>, répété d'un bout à l'autre (!) de son enseignement<sup>3</sup> et même écrit<sup>4</sup>. Je cite ici le propos de Lacan de 1977.<sup>5</sup>

« J'ai dit tout à l'heure que l'univers n'existait pas, mais est-ce que c'est vrai ? Est-ce que c'est vrai que l'Un qui est au principe de la notion de l'univers, que l'Un est capable de s'en aller en poudre, que l'Un de l'univers ne soit pas un ou ne soit qu'un entre autres ? Qu'il en existe Un, implique-t-il à soi tout seul l'universel ? Ceci comporte qu'on dise que, tout exclu que soit

---

<sup>1</sup> Il faut absolument lire É. Benveniste, « Le langage et l'expérience humaine », *Problèmes de linguistique générale*, t. II, Gallimard — texte qui conserve sa part de révélation.

<sup>2</sup> Y compris « il n'y a pas de rapport sexuel » et la kyrielle des « il n'y a pas » imprédicatifs, avec au premier chef, pour ce qui nous importe ici, « il n'y a pas d'Autre de l'Autre ».

<sup>3</sup> Par exemple, sans exhaustivité, le 8 mars 1977, dans *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, cf. texte établi dans *Ornicar ?* n° 16, p. 11.

<sup>4</sup> J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir » (écrit en 1960 !), *Écrits*, Seuil, pp. 820 et 826.

<sup>5</sup> J. Lacan, *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, séance du 8 mars 1977. Version ALI, en fait probablement reprise d'*Ornicar ?*

l'universel, la forclusion de cet universel implique le maintien de la particularité. *Il en existe un* n'est jamais avancé en logique que de façon cohérente avec une suite : *il en existe un qui satisfait à la fonction*. La logique de la fonction est en somme ce qui repose sur la logique de l'un. Mais ceci veut dire du même coup, et c'est ce que j'ai essayé de crayonner quelque part dans mon graphe, ce graphe que j'ai commis dans un ancien temps, sur lequel comme ça pour que personne ne spéculé, j'ai écrit ce quelque chose qui est le signifiant, *le signifiant de ce que l'Autre n'existe pas*, ce que j'ai écrit comme ça : ( $\mathcal{A}$ ). -Mais l'Autre, l'Autre en question, il faut bien l'appeler par son nom, l'Autre, c'est le sens, c'est *l'Autre que le réel*. »

L'Autre n'existe en fait qu'à la mesure du sujet, *i. e.* en fonction de l'existence que le sujet lui accorde — d'autant plus qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre pour en certifier l'existence en soi. Et le sujet ne lui accorde existence qu'afin de s'en soutenir. Je parle là d'interaction entre le sujet et l'Autre, comme cela se présente dans le meilleur des cas. Mais l'on peut très bien envisager une rupture de cette interaction, constituant alors un barrage psychotique, y compris dans le social, tel que l'Autre prenne du champ par rapport au sujet en s'imposant extrinsèquement à lui au profit de prédicats en rien partagés. En cela l'Autre s'impose prédicativement au sujet (sans plus d'imprédictivité, ni d'asphéricité, ni de littoralité, ni de dialectique entre eux). C'est la façon dont Lacan parle de facticités<sup>6</sup>, et il suffit d'imaginer ce qui s'impose ainsi au sujet comme Autre établi (sinon préétabli) extrinsèquement, qu'il s'agisse de délire, de groupe fermé, de camp (allant de la concentration à l'extermination).

Comme contrepartie du sujet, l'Autre est par contre l'objectalisation par extensionnalité des fonctions sur lesquelles et par lesquelles le sujet opère comme sujet de l'inconscient, lesquelles fonctions le définissent directement. Ainsi le sujet est-il sujet du dire qui gravite entre deux interlocuteurs. « Mais ne peut-il y avoir aussi dire direct ? », demande Lacan<sup>7</sup>. À quoi je réponds (trop vite ?) que non. Il n'y a de dire que dans l'interlocution, autrement dit, pour en rappeler l'adage, « le sujet reçoit de l'Autre son propre message sous une forme inversée »<sup>8</sup>. Et, pour ce faire, il implique l'Autre dans son positionnement de sujet — mais selon un mode de renversement que Freud avait bien vu.<sup>9</sup> Ces fonctions subjectives retrouvent en leur fondement les fonctions dites primordiales par Freud : fonction du Père primordial (soit une présentification de l'absence, puisque ce Père a été incorporé en tant que tué), du refoulement primordial... Par là le sujet est avant tout sujet du narcissisme primordial (et non d'abord du narcissisme proprement dit, imaginaire et spéculaire). L'Autre est donc, pour le sujet, la contrepartie de cette fonction qui conjoint à la fonction Père la fonction de la castration, donc la fonction phallique et, en référence à celle-ci, tout ce qui est de l'ordre de l'unarité en tant que rapportable (par identification)<sup>10</sup> au zéro. Au travers de cette unarité, c'est la fonction de l'Un comme Un-en-moins dans l'Autre (ce minimum soustrait à l'Autre pour qu'il ne soit pas une totalité et que s'en dégage moins la place que la raison du sujet). Dès lors le sujet est aliéné (tirailé entre l'Un-en-moins et l'Autre). Aussi la paire ordonnée ( $Un \rightarrow (Un \rightarrow \mathcal{A})$ ) est-elle le modèle de l'aliénation, laquelle se répartit selon les registres lacaniens entre

<sup>6</sup> J. Lacan, *Autres écrits*, pp. 256-258.

<sup>7</sup> J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, p. 453.

<sup>8</sup> J. Lacan, *Les psychoses*, texte établi, Seuil, p. 47, et *passim*.

<sup>9</sup> *Verkehrung, Wendung*, in S. Freud, *Métapsychologie*, trad. fse Gallimard, 1968, à propos des pulsions. Voir aussi R.L., « Le renversement freudien », *Cahiers de lectures freudiennes* n° 11-12, *L'analyse finie et indéfinie*, Lysimaque, 1987.

<sup>10</sup> Cf. G. Frege, *Les fondements de l'arithmétique*, trad. fse Seuil.

- aliénation symbolique :  $(S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow (S_2)))$  dans *Les quatre concepts...*,
- aliénation réelle :  $(U_n \rightarrow (U_n \rightarrow a))$  dans *La logique du fantasme*,
- aliénation imaginaire :  $(S(\mathcal{A}) \rightarrow (S(\mathcal{A}) \rightarrow i(a)))$  dans « Le stade du miroir... ».

En l'affaire cependant rien du sujet ou de l'Autre n'est premier : les deux sont constamment concomitants. Le sujet se développe depuis la déconstruction de l'Autre, lequel se construit depuis le sujet. Chacun s'établit depuis l'autre, dans leur variabilité. Et chacun d'eux, du sujet et de l'Autre, est barré l'un par l'autre. Chacun est déterminé par l'autre, sans préalable. De là l'Autre — et même si les parents antécèdent l'enfant et malgré la définition de l'« autre » dans le *Petit Larousse illustré* — n'est pas « antérieur » au sujet : c'est simplement l'imaginaire de la procréation qui le fait accroître.

Pourtant dans cette réversion entre le sujet et l'Autre, les deux mouvements d'après-coup qui s'associent pour la constituer ne sont pas exactement symétriques. D'une part, le sujet suscite par hypothèse l'Autre comme son préalable, afin de s'appuyer sur ce conséquent qui l'appelle donc à l'existence afin de s'en soutenir lui aussi. Un tel mouvement en apparence rétrogrédient (de l'Autre au sujet) est anticipatoire du sujet. Son homologue en sens inverse et en apparence progrédient (du sujet à l'Autre) est rétroactif sur l'Autre d'ores et déjà là, du moins dans cette supposition qu'est la présentation « génétique » que je viens d'en donner. C'est que l'Autre n'est premier que selon l'hypothèse subjective qu'il le soit, de même que le sujet est premier de devoir et formuler cette hypothèse et en dépendre. D'autre part, ce double mouvement n'est pas symétrique, puisqu'un décalage existe entre le sujet et l'Autre du fait que le retour, depuis l'Autre, sur l'hypothèse de départ ne suscite aucune origine proprement dite en ce qu'un écart, impliqué par le mouvement de retour, qu'on ne peut compter pour rien et disons-le négatif, sur le mouvement positivement à l'œuvre, développe et ce mouvement et sa supposée origine ainsi décalée (par cette impossibilité de revenir au même) du point de départ qu'est l'hypothèse initiale qui n'est censément pas impliquée par ce va-et-vient. Dans cet ordre d'idée le sujet n'est que supposé et supposé savoir, au sens où l'Autre est le dépositaire de ce savoir ( $S_2$ ) inconscient.

Aussi l'Autre n'est pas quelqu'un. C'est un état de la jouissance pour le sujet, tel que Freud en parle. Je cite deux paragraphes de « Le moi et le ça »<sup>11</sup> qui l'expliquent.

« Les sensations [présentant] un caractère de jouissance {*Lust* : jouissance favorable → plaisir} n'ont rien de pressant (*nichts Drängendes* ; cf *Drang* = poussée de la pulsion), alors que les sensations de jouissance néfaste {*Unlust* : jouissance négative → déplaisir} [l'ont] au plus haut degré. Celles-ci poussent (*drängen*) au changement, à la décharge et c'est pourquoi nous interprétons la jouissance négative comme une élévation, la jouissance [positive] comme un abaissement de l'investissement [en] énergie. Nous appelons ce qui devient conscient comme jouissance positive et négative un Autre [,] [à la fois] quantitatif et qualitatif [,] dans le développement (*Ablauf*, cours) psychique, alors [vient] la question [de savoir] si un tel Autre peut devenir conscient en lieu et place [de son émergence] ou s'il doit [pour ce faire] être ramené [conduit plus loin] jusqu'au système P [perception] (*G.W.* XIII, p. 249, dernier §).

L'expérience clinique tranche en faveur de la dernière [hypothèse]. Elle montre que cet Autre se comporte comme une motion refoulée. Il peut déployer des forces pulsionnelles, sans que le sujet [*Ich*] en remarque la contrainte. Une résistance contre la contrainte, [en tant que]

<sup>11</sup> Paragraphe déjà repris dans R.L., *Les négations freudiennes*, Lysimaque.

suspension de la réaction de décharge rend immédiatement cet Autre conscient comme jouissance négative.\* Précisément en tant que [constituée de] tensions [déterminées par le] besoin, la douleur [la souffrance morale ?] peut aussi rester inconsciente, ce moyen [terme/*Ding*] entre perception externe et interne, qui se comporte comme une perception interne, aussi là où [quand] elle provient du monde extérieur » (p. 260, 1er §).

On peut prolonger cet abord de ce que Lacan en dit<sup>12</sup> :

« La métonymie opérant d'un métabolisme de la jouissance dont le potentiel est réglé par la coupure du sujet, cote comme valeur ce qui s'en transfère. »

Je commente ces deux citations.

La distance entre le sujet et l'Autre est une affaire de jouissance. C'est lisible, par exemple, dans « La dénégation ». On peut en effet établir le parallélisme suivant :

<i>Lust</i>	<i>Unlust</i>
intérieur	extérieur
bon	mauvais
sujet	monde

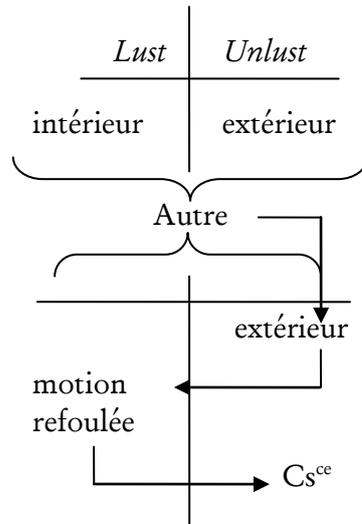
etc.

à condition d'en dialectiser les termes constitutifs de chaque colonne, par exemple, comme Freud le précise, comme vaudrait cet Autre (*das Andere*) qui représente cette dialectique et à la fois l'oscillation entre les deux modes de la jouissance.

---

\*R.L. : de là mon choix de superposer Autre, jouissance de l'Autre et jouissance négative.

<sup>12</sup> J. Lacan, « Radiophonie », *Autres écrits*, Seuil, p. 418.



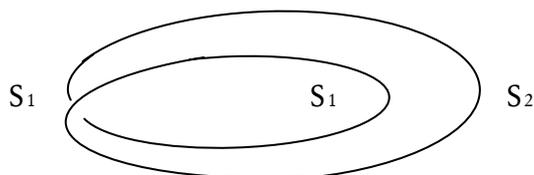
À suivre Lacan, cette dialectique est mise en œuvre par la coupure (*Lust/Unlust*) du sujet qui transfère comme cotation (*Betrag* pour moi) de valeur<sup>13</sup> ce qui s'avère issu de la jouissance du sujet.

\*

La phrase entière de ma plume que vous citez est : « Le sujet construit l'Autre de façon *ad hoc*... [j'ajoute] pour s'en soutenir. » Cela s'assure de la réversion du sujet à l'Autre, ne serait-ce qu'au travers de ce que le sujet perçoit (du fait de le mettre en place) comme demande de l'Autre (... demande que le sujet reçoit comme celle qui lui enjoint d'exister pour donner prise et existence à l'Autre) : ce lien asphérique, marqué du poinçon ( $\diamond$ ) pour Lacan, correspond à la pulsion : ( $\S \diamond D$ ).

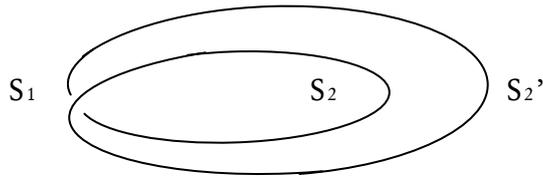
Cet ensemble ne se déploie que du fait que le sujet soit le « signifié de la pure relation signifiante »<sup>14</sup>, autrement dit  $S_1$  pour moi :  $(S_1 \rightarrow S_2)$ ,  
spécifiable comme  $(S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow S_2))$ ,  
qui se déploie en  $(S_1 \rightarrow (S_2 \rightarrow S_2'))$ .

La paire ordonnée est de cette manière à saisir comme une relation mœbienne :

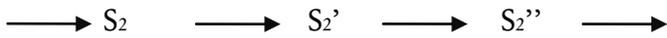


<sup>13</sup> S. Freud : valeur affective (*Affektbetrag*), in *G.W.* I, p. 54, texte en français.

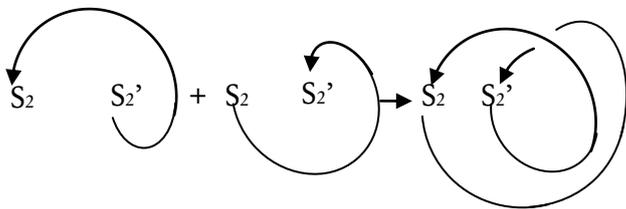
<sup>14</sup> J. Lacan, *Autres écrits*, p. 580.



qui se développe comme

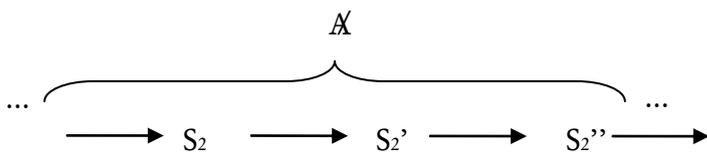


où la flèche symbolise le signifiant unaire (S1) en ce qu'il résume en un seul mouvement réversif d'ensemble les après-coups rétro- et progrédient.

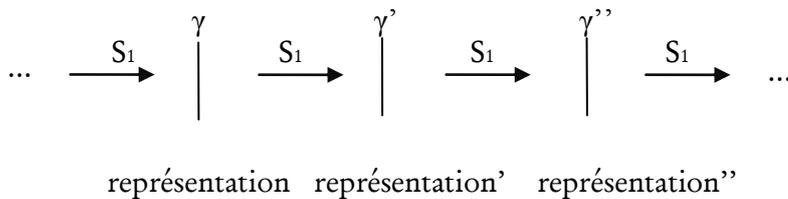


Mais un décalage (*Entstellung*) permet l'ouverture de cette bande en une hélice où la répétitivité des après-coups successifs constitue la concaténation signifiante.

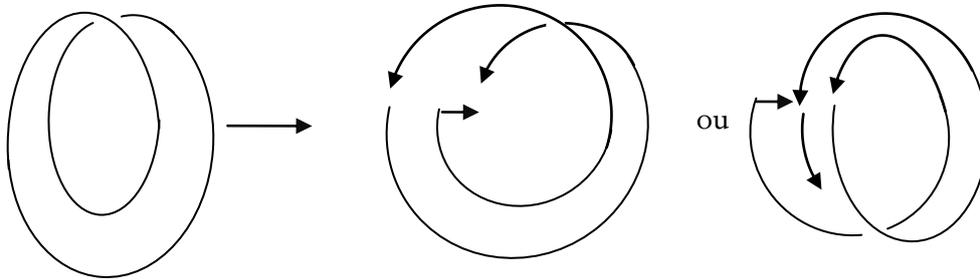
En ce sens l'Autre est le lieu de recel des signifiants S2,



quand chaque renvoi (chaque représentance pulsionnelle, disait Freud) répercute la fonction phallique (absente de la chaîne signifiante parce qu'elle la constitue proprement entre deux sites signifiants, marqués chacun d'une *enstasis*, instance de la lettre ou représentation,

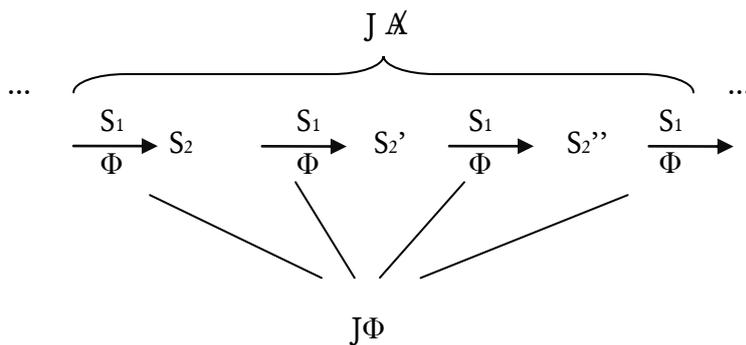


même si le  $S_1$  unaire se reproduit à l'identique (bande de Möbius ou fraction d'hélice correspondant à une bande de Möbius ouverte).

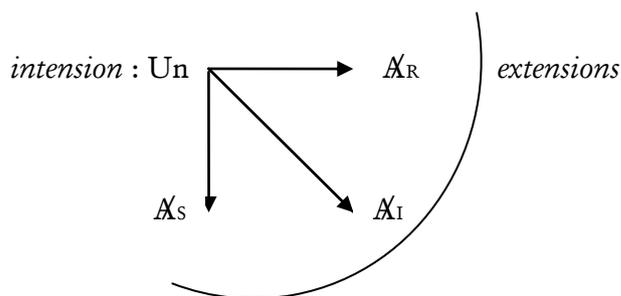


(Tout dépend de l'organisation de cette came.<sup>15</sup>) Cet  $S_1$ , passant à l'essaim :  $(S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow \dots$ , s'indique aussi bien par ses équivalents que sont l'Un, le  $S(\mathcal{A})$ , le  $\Phi$ , la fonction Père, etc.

En face, l'Autre est constitué des  $S_2$ .



L'Autre n'est donc pas la fonction en intension (celle-ci est la fonction  $\Phi$ ), mais la fonction en extensions :

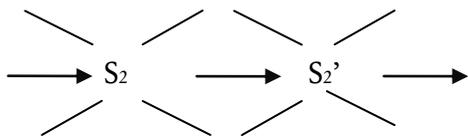


L'intension fonctionnelle est en particulier la fonction de nomination, soit la place de Dieu, détenteur du Verbe, de la parole, du dire (Lacan : le dieure). L'Autre se déploie à

<sup>15</sup> Lire Antoine Culioli, « La formalisation en linguistique », in *Cahiers pour l'analyse* n° 9, *La généalogie des sciences*, Seuil.

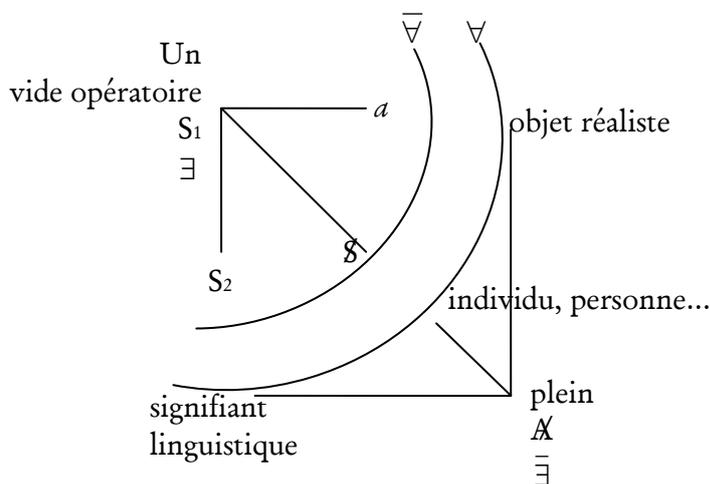
l'opposite dans les registres lacaniens de l'objet, dont le signifiant linguistique. Et ce, même si Lacan hésite à cet égard, mettant à l'occasion l'Autre en place de Dieu — et vice versa, Dieu comme Autre. En fait Dieu est le trois-en-un trinitaire qui n'assure les extensions que depuis l'intension de la fonction. Il est le nouage des registres réel, symbolique et imaginaire dans lesquels le sujet déploie la signifiante en des discours coordonnables.

Sous cet angle, comme le signifiant unaire se distingue d'un signifiant binaire ( $S_1 \rightarrow S_2$ ), chaque signifiant binaire ne procède que des autres signifiants binaires (en un réseau en fait multidimensionnel),



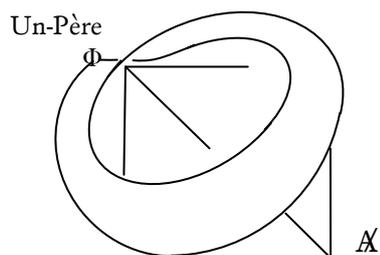
et tout sujet est autre pour un autre sujet.

Comme lieu, l'Autre est vide, car le signifiant, d'être récursif, n'existe pas en soi, mais uniquement depuis ce qu'il est censé produire. L'Autre n'est ainsi que le lieu d'une Autre-jouissance (pour moi *Unlust*, ou  $J\bar{A}$ ), « terrain nettoyé de la jouissance [phallique] », en ce que « s'il y en avait une autre que la jouissance phallique, il ne faudrait pas que ce soit celle-là »<sup>16</sup>. Aujourd'hui je le schématise ainsi :

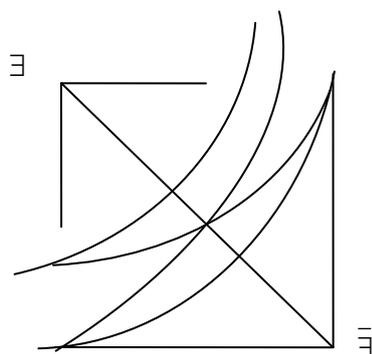


Ce schéma se dialectise ainsi (entre l'Un et l' $\bar{A}$ )

<sup>16</sup> J. Lacan, *Encore*, texte établi, Seuil, p. 56.



et, en allant plus loin dans ce contournement des opposés,



on obtient le rabattement de  $\bar{\Xi}$  sur  $\Xi$  (et de l' $A$  sur l'Un).

Bien à vous.

### *Post-scriptum*

du 22 février 2016

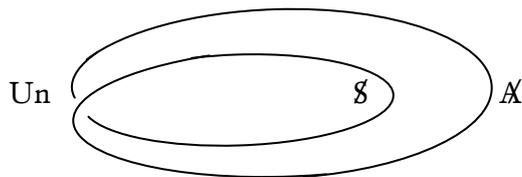
J'ajouterai ici quelques points.

Dans sa « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache »<sup>17</sup>, Lacan insiste sur la « manœuvre de l'Autre » par le sujet. Il s'agit d'une bascule de l'Autre, considéré comme miroir plan dans le schéma optique que Lacan développe dans ce texte, afin de passer de l'Idéal du Moi au Moi idéal. J'insiste : c'est là le fait du sujet et non celui de l'Autre.

Dans cette manœuvre, le sujet articule fantasmatiquement l'objet  $a$  (auquel il est asphériquement identifié) pour s'en trouver barré au même titre que l'Autre : l'un par l'autre, ai-je indiqué — mais l'un avec l'autre, en continuité.

---

<sup>17</sup> J. Lacan, *Écrits*, p. 679.



Dans cette manœuvre-là la barre, comme je la conçois, prend valeur d'objet *a*, lequel raye et le sujet et l'Autre, dans un passage du continu à leur différence. « L'objet *a* raye l'Autre », dit Lacan.<sup>18</sup>

Pour revenir ainsi sur le lien de la différence à l'indiscernable, je citerai les *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*<sup>19</sup> :

« Autre chose et la différence et l'altérité, et sans doute tous ceux qui, dès les premiers temps ont eu à méditer sur la nature radicale de la différence, ont bien vu qu'il s'agit d'autre chose dans la numération que, dans la distinction des qualités, que le problème de la distinction des indiscernables, et pourquoi n'est pas seulement *un* tout ce qui se groupe sur soi-même, même l'identité des qualités. Tout ce qui tombe sous la prise du même concept prouve la distinction fondamentale qu'il y a du semblable au même ou comme, si vous voulez, pour lui donner ici la résonance d'un terme familier, du pareil au même. Autre chose est le registre du pareil et du même. L'Autre est conjoint non point au pareil mais au même, et la question de la réalité de l'Autre est distincte de toute discrimination conceptuelle ou cosmologique : elle doit être pensée au niveau de cette répétition de l'un qui l'institue dans son hétérité essentielle. »

Reste qu'en venir à soutenir que l'Autre n'existe pas n'a pas été chose facile pour Lacan. Ainsi dans le séminaire sur *Les psychoses*<sup>20</sup>, où un certain flottement de transcription confond l'Autre et l'autre. Je cite :

« Je dis — l'Autre est donc le lieu où se constitue le je qui parle avec celui qui entend. »

À quoi cela conduit-il, demande Lacan ?

« Dire que l'Autre est le lieu où se constitue celui qui parle avec celui qui écoute est tout à fait autre chose que de partir de l'idée que l'Autre est un être », tout existentialisme mis à part.

Aussi Lacan questionne-t-il « ce que ça veut dire que l'Autre n'existe pas ». Précisément dans les psychoses, dans le discours de Schreber, l'Autre existe et c'est bien ce qui signe la psychose. Sans vouloir ramener l'Autre à l'autre (et Lacan en fait le thème d'un séminaire après 1968), et donc le Je à un rapport du *je* au *tu*, il faut prendre en compte « que l'Autre doit d'abord être considéré comme un lieu, le lieu où la parole se constitue » — ce qui fait bien de l'Autre un lieu rhétorique d'abord. Il faut bien que Je l'induisse pour s'y trouver articulé — sans symétrie, ni même réciprocité, souligne Lacan.

C'est sous cet angle que Lacan en viendra à soutenir en quoi l'Autre n'est, dirai-je, que la manœuvre du transfert dans la cure et le répondant, sinon la garantie supposée du

<sup>18</sup> J. Lacan *R. S. I.*, le 21 janvier 1975.

<sup>19</sup> J. Lacan, séminaire 1964-1965, le 3 mars 1965, éd. Roussan, p. 150.

<sup>20</sup> J. Lacan, *Les psychoses*, texte établi, Seuil, pp. 308-310.

discours, alors que cette garantie n'existe pas comme telle, car elle n'est pas elle-même garantie. Ainsi — en dehors de toute conscience qu'il pourrait être indiqué en avoir — je dirai que le sujet fabrique l'Autre — qui sinon n'existe pas — à sa façon, névrose de transfert ou psychose ou perversion, c'est-à-dire position subjective à l'appui, en s'appuyant réversivement sur cet Autre.